

Frangins

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

« *Faire bleu* »

Coll. « La Mousson d'été », 2000

Six tragédies miniatures

Coll. « Bleue », 2006

La Jeune Fille de Cranach

Coll. « Bleue », 2007

Loin d'Hagondange

Coll. « Bleue », 2008

Coll. « Classiques contemporains », 2012

JEAN-PAUL WENZEL

Frangins

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

© 2015, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-422-5

Cette pièce a été écrite pour Jean-Pierre Léonardini, Philippe Duquesne, Viviane Théophilidès, Hélène Hudovernik, et Jean-Paul Wenzel.

Elle a été créée au Lucernaire à Paris le 26 août 2015 dans une mise en scène de Lou Wenzel et de l'auteur, avec la collaboration dramaturgique d'Arlette Namiand.

Avec :

PHILIPPE DUQUESNE : Philippe

HÉLÈNE HUDOVERNIK : Muriel

JEAN-PIERRE LÉONARDINI : Léo

VIVIANE THÉOPHILIDÈS : Gaby

JEAN-PAUL WENZEL : Jipé

PHILIPPE TIVILLIER : musique et sons

THOMAS COTTEREAU : lumières

CISSOU WINLING : costumes

FRÉDÉRIC KUNZE : régie plateau

NICOLAS NORE : construction décor

Production : Dorénavant C^{ie}, conventionnée par la DRAC Île-de-France et la Région Île-de-France, avec l'aide de l'Adami.

À ma mère.

Une pièce sombre, presque entièrement vide. Seul, un meuble chinois dans un coin. Un rai de lumière, tout à coup, une silhouette se profile dans l'embrasure de la porte d'entrée. C'est Léo.

Il allume la lumière, un néon clignote au-dessus de l'évier. Visiblement ce lieu semble abandonné.

LÉO, *pour lui-même*. – Ça pue là-dedans...

Il tente sans succès d'ouvrir une petite fenêtre. Un homme sort de la chambre, au fond. C'est Jipé.

JIPÉ. – Elle est bloquée.

Ils se font face, silencieusement, d'abord de loin. Puis Léo s'approche doucement de Jipé, resté dans la pénombre. Ils se regardent encore, cette fois de plus près, puis, doucement, comme une hésitation ou... pour ne pas effrayer l'autre :

LÉO. – ... Frangin ?

JIPÉ, *souriant mais d'une voix à peine perceptible*. – ... Frangin.

Ils s'étreignent, se regardent, se touchent, se tâtent, se calottent.

LÉO. – Elle est là ?

JIPÉ. – Oui. Toute menue dans son lit, le visage lisse, diaphane. Jamais vue si tranquille.

LÉO. – Elle est /

JIPÉ. – Non. Elle respire encore, à peine.

LÉO. – Pourquoi elle n'est pas à l'hôpital ?

JIPÉ. – Ils ont dû la ramener pour...

LÉO. – Dans ce gourbi ? sans infirmière ?

JIPÉ. – Quelqu'un vient ici. Il y a des boîtes près de son lit... pour des piqûres je pense.

Temps.

LÉO, *souriant*. – J'y crois pas !... Frangin... Regarde-nous, on est déjà vieux.

JIPÉ. – Parle pour toi... Putain, ça fait longtemps.

LÉO. – Une éternité... Tu as l'air triste.

JIPÉ. – Les circonstances ne sont pas très joyeuses.

LÉO. – Comment tu as su qu'elle était...

JIPÉ. – Par SMS. Non signé. J'ai cru que ça venait de toi.

LÉO. – Moi ? Ah non...

JIPÉ. – De Philippe alors.

LÉO. – Sûrement. Et qu'est-ce que ça disait ?

JIPÉ. – Tu ne l'as pas reçu ?

LÉO. – Reçu ?! (*Il a un petit sourire.*) Non !

JIPÉ. – « Débarquez illico, mère au plus mal ! » T'as pas de portable ?

LÉO. – Là où je suis... je capte assez mal.

JIPÉ. – Tu...

LÉO. – Oui.

JIPÉ. – Tu as encore fait une connerie ?

LÉO. – Parlons d'autre chose.

JIPÉ. – Ils t'ont laissé sortir ?

LÉO. – Trois jours. « Circonstance familiale grave. »

JIPÉ. – Comment ils ont su ?

LÉO. – Est-ce que je sais moi !!! On s'en fout comment, par qui, pourquoi. On est là, c'est tout ! Comme des cons ! Dans cette baraque vide ! Avec la mère qui meurt là, à côté ! Pourquoi ce vide ! Pourquoi ça pue !!! C'est pire qu'en taule ici !

JIPÉ. – Ne me crie pas dessus, je n'en sais pas plus que toi.

LÉO. – Tu ne l'as pas vue depuis quand ?

JIPÉ. – Et toi ?

LÉO. – J'étais un peu « empêché » tu vois.

JIPÉ. – La faute à qui ?

LÉO. – Ah ! La faute !... T'as pas changé toi ! (*Désignant la commode chinoise.*) C'est quoi ce truc ?

JIPÉ. – Rêve de Chine...

LÉO. – Son goût de l'exotisme...

JIPÉ. – D'où ses tenues un peu... décalées, tu te souviens ?

LÉO. – Ses boubous africains !

JIPÉ. – Ses robes de chambre chinoises !

LÉO. – Japonaises... Heu... Ses mules marocaines !

Ils rient.

JIPÉ. – Et... quoi encore ?... Ah ! Ses bonnets !

LÉO. – Ah oui ! Des bonnets heu...

JIPÉ. – ... Mexicains !

LÉO. – Péruviens !

JIPÉ. – Péruviens, c'est ça ! Cette allure !

LÉO. – Sa façon à elle de voyager. Elle qui n'a jamais quitté ce bled. (*Silence.*) Fait soif. (*Il ouvre le meuble chinois.*) Et bien sûr, rien là-dedans !

Il referme violemment.

JIPÉ. – À part l'eau du robinet... (*Léo va à l'évier et boit longuement au robinet.*) J'ai tout oublié ou presque, mais là, je te revois avaler des litres d'eau au robinet de la cour après que le père t'a flanqué une roustes ! Et la mère qui hurlait : « Saligaud ! On voit bien que c'est pas toi qui paies l'eau ! »

LÉO, *après avoir bu.* – Tu me parlais ?

JIPÉ. – Non. Pourquoi tu ne vas pas la voir ?

LÉO. – Elle va pas s'envoler. J'ai soif !

JIPÉ. – Tu viens de boire.

LÉO. – D'ALCOOL !!!... SOIF D'ALCOOL !

PHILIPPE, *de la porte d'entrée.* – ... J'ai ce qu'il faut dans la voiture.

Léo et Jipé tournent la tête vers l'homme qui vient de parler. Silence, puis Léo s'approche doucement de lui, s'arrête, le dévisage...

LÉO, *d'abord doucement*. – Petit frère...

JIPÉ *se précipite*. – Philippe ?!

LÉO. – C'est toi !?

JIPÉ. – Le petit Philippe... J'y crois pas.

PHILIPPE. – Mes grands frères ! (*Ils s'embrassent, s'enlacent, se bousculent fraternellement.*) Vous êtes vivants, mes voyous !

LÉO. – Un peu mûrs mais vivants !

JIPÉ. – Et toi, mon salaud ! Jamais de nouvelles hein ?

PHILIPPE. – Comme vous.

LÉO *lui passe la main dans les cheveux, l'ébouriffe*.
– Petit frangin !

PHILIPPE. – Arrête ça ! Mais arrête !

LÉO. – Maintenant, je sais que c'est toi.

JIPÉ. – Il n'a jamais supporté qu'on lui touche les cheveux !

PHILIPPE. – Je pourrais tuer, je crois.

LÉO. – Toi ? Je ne crois pas, non.

JIPÉ. – Parce que toi...

LÉO. – Ta gueule !

PHILIPPE. – Toujours prêts à vous mordre tous les deux.

JIPÉ. – Surtout lui ! Une habitude de taulard.

PHILIPPE. – Non... Tu n'es pas encore...

LÉO. – J'aime bien le « encore »... En cabane, si.

PHILIPPE. – Pour quelle connerie, cette fois ?

LÉO. – Laisse tomber.

JIPÉ. – C'est congénital !

LÉO. – Et ta connerie ! Elle vient d'où ?

PHILIPPE. – Tout doux les frangins... Combien de temps qu'on ne s'est pas vus ?

LÉO. – Vingt-sept ans, trois mois et... neuf jours, exactement.

PHILIPPE. – Quelle précision !

LÉO. – Une habitude de taulard, comme il dit.

PHILIPPE. – La mère le sait ?

LÉO. – Bien sûr, ils sont venus ici pour l'enquête.

JIPÉ. – De toute façon elle a toujours considéré tes braquages comme un vrai métier.

PHILIPPE. – Et la prison comme un simple accident.

JIPÉ. – Elle disait : « Coureur automobile, c'est dangereux aussi. »

Les trois rient.

PHILIPPE. – Elle est comment ?

LÉO. – Elle dort.

PHILIPPE. – J'ai reçu un texto : « Débarquez illico, mère au plus mal ! » Même pas signé.

JIPÉ. – J'ai eu le même.

PHILIPPE. – « Débarquez illico » ! Pas très... officiel comme façon de prévenir.

LÉO. – Même très familier ! De qui ça peut venir ?

PHILIPPE. – Cette odeur insupportable, c'est quoi ?

JIPÉ. – Le moisi.

PHILIPPE. – Vous auriez pu ouvrir la fenêtre !

JIPÉ *et* LÉO, *ensemble*. – Elle est bloquée !

PHILIPPE, *se dirigeant vers la chambre de la mère*. – Le cœur des vierges ! Vous êtes parfaits !

Il sort.